

Angela Huth

Valse-hésitation



folio

COLLECTION FOLIO

Angela Huth

Valse-hésitation

*Traduit de l'anglais
par Anouk Neuhoff*

Quai Voltaire

Titre original :
NOWHERE GIRL

© *Angela Huth, 1970.*
© *Quai Voltaire / La Table Ronde, 2018,*
pour la traduction française.

Couverture : Photo © Stephen Carroll /
Trevillion Images (détail).

Née en 1938, Angela Huth est l'auteur de quelques recueils de nouvelles et de nombreux romans. L'un d'eux, *Les filles de Hallows Farm*, a été adapté à l'écran en 1998 sous le titre *Trois Anglaises en campagne*. Il met en scène trois « land girls », ces femmes aidant aux travaux agricoles durant la Seconde Guerre mondiale. Angela Huth est également l'auteur de *L'invitation à la vie conjugale*, *Tendres silences*, *Souviens-toi de Hallows Farm*, *Quand rentrent les marins*, *Mentir n'est pas trahir*, *La vie rêvée de Virginia Fly* et *Valse-hésitation*. Ses romans abordent les thèmes de l'amitié, des relations de couple et des non-dits avec une rare subtilité. Angela Huth vit dans le Warwickshire avec son mari.

Pour diverses personnes

Chapitre premier

Mon premier mari, Richard Storm, fut enterré par une torride journée d'août dans les faubourgs de Londres. Après les obsèques, une douzaine d'entre nous, relations et amis, repartirent dans un cortège de grosses voitures noires dont les sièges avaient été conçus pour obliger les passagers à se tenir bien droits en gage de respect. Le trajet se déroula dans cette position inconfortable, personne ne soufflant mot.

Les parents de Richard habitaient un appartement sombre près de Hyde Park. À leur invitation, nous les rejoignîmes là-bas pour reformer le groupe funèbre précédemment constitué autour du cercueil, sauf que cette fois le rassemblement eut lieu autour d'une table où étaient disposés des sandwiches à la pâte d'anchois. Nous bûmes du sherry et bavardâmes de ce ton morne adapté à la circonstance.

Je me retirai à quatre heures, la première à prendre congé, et pénétrai dans le parc. Il faisait très chaud. Une chaleur torride, oppressante. Les arbres étaient complètement figés, comme des

arbres sous la neige. Les gens marchaient avec lenteur, ou bien dormaient sur l'herbe, peu soucieux de leur apparence, jambes écartées, mains étalées sur le visage, comme des vacanciers sur une plage. Le goût horrible du sherry persistait dans ma bouche, et le bas de ma robe noire, imprégné de moiteur, collait à mes jambes.

Rien ne pressait. Aucune tâche urgente ne m'attendait, et le temps était trop lourd pour se dépêcher.

Je m'installai sur un banc, déjà à moitié occupé par deux vieilles dames. Sur le qui-vive, elles étaient assises tout au bord, comme prêtes à déguerpir au moindre signal. D'une certaine façon, elles ressemblaient, en plus pauvres, aux personnes âgées présentes aux obsèques. La plus éloignée de moi, ratatinée et courbée comme un arc, était décharnée et grise. Peau grise, yeux gris, manteau noir fané devenu presque gris. Elle regardait fixement devant elle et ses vilaines mains noueuses gisaient sans vie sur ses genoux.

La plus proche paraissait en meilleure santé, carrément plus fringante. Elle aussi avait un manteau noir, mais un coquelicot, vestige d'un lointain Jour du Souvenir, ornait son chapeau.

Elle se tourna vers moi :

« On entend les bus d'ici, pas vrai ? C'est agréable. »

Je tendis l'oreille. Je perçus le grondement des autobus.

« En effet, acquiesçai-je.

— C'est ce qui me plaît dans ce parc. On peut s'asseoir et écouter les bruits, tout en profitant

d'un joli coin de verdure. » Elle regarda la haie épineuse en face de nous, le ruban d'herbe desséchée le long de l'allée, la poubelle et un arbre inerte. « Ah ça non, reprit-elle, je ne vais sûrement pas me plaindre. Je n'ai jamais aimé la tranquillité d'autrefois, voyez-vous. Moi ce que j'aime, c'est un supermarché bien animé le samedi matin. Ou ces manifestations à Trafalgar Square. D'ailleurs, j'ai participé à l'une d'elles il n'y a pas longtemps. Je ne sais pas trop quel en était le motif, à vrai dire, mais j'étais là à beugler avec les autres, et un des policiers a failli m'embarquer dans le panier à salade. "C'est hors de question, monsieur l'agent, ai-je protesté. Aucune loi n'interdit de crier. Sans compter que je m'amuse bien..." Alors il m'a simplement relâchée. »

Elle sourit. Sa voix était basse, mais pas aussi basse que l'avait été celle de Mrs Storm. Mrs Storm était la mère de Richard. Ma présence à l'enterrement l'avait mise mal à l'aise. Elle m'avait saluée de la tête à l'église, l'air perplexe. Plus tard, dans le salon marron étouffant que baignait une écœurante odeur de transpiration nerveuse, elle m'avait serré la main en disant :

« Oh, Clare, quel plaisir d'avoir l'occasion de vous revoir. » Puis elle avait toussé et son teint jaune avait rosi profondément quand elle s'était aperçue de la gaffe qu'elle venait de commettre.

Elle portait un manteau d'ondatra. Toutes les femmes semblaient arborer des manteaux d'ondatra, en dépit de la chaleur. Une fourrure de deuil. Elles tenaient leur sherry dans des mains moites qui laissaient des traces de doigts sur leurs

verres. Elles raffolaient des sandwiches à la pâte d'anchois que faisait circuler Mrs Storm. Un petit amas de cresson moutardé s'était pris dans les courts poils gris de sa lèvre supérieure : elle avait dû s'en rendre compte car, quand j'allai lui dire au revoir, elle dardait sa petite langue mauve vers les coins de sa bouche et n'arrêtait pas de se cogner fébrilement contre son mari.

La vieille dame sur le banc avait repris la parole.

« Ma sœur, tenez... eh bien, ma sœur est très différente de moi. Elle n'est pas du tout d'accord avec moi. » Elle administra un coup de coude à l'autre vieille dame, qui se tourna vers moi à contrecœur. Un visage vide. Un portrait dont la peinture à l'huile aurait été raclée pour que ne subsiste qu'un vague dessin. Elle cligna des yeux, si lentement que quand ses paupières se baisèrent j'eus l'impression qu'elles ne se relèveraient plus jamais.

« Des deux, ma sœur a toujours été la plus discrète. Elle s'appelle Edith. Edith Smith. Elle ne s'est jamais mariée, voyez-vous. » De sa main droite, la sœur d'Edith Smith frota les bagues qu'elle avait au majeur et à l'annulaire de sa main gauche. À côté de son alliance elle portait un petit rubis sang de pigeon monté sur argent. Au majeur, un saphir étoilé circulaire d'un bleu éclatant. Les fins rayons de son étoile scintillaient au soleil. « Quant à moi, je m'appelle Ethel Fox. Mrs Henry Fox, même si Henry est mort il y a quatorze ans. » Edith Smith cligna à nouveau des yeux avec lenteur, comme pour confirmer ces informations.

« C'est une des journées d'Edith à Londres,

expliqua Mrs Fox. Elle habite la maison de retraite Gulliver à Herne Bay, et elle est autorisée à monter à Londres deux fois par an. D'habitude, nous nous régalaons. Mais il a fait un peu lourd aujourd'hui, et Edith a mal aux pieds. » Une des chaussures de marche d'Edith, d'un noir brillant, tressaillit presque imperceptiblement. « N'empêche, nous avons eu un déjeuner agréable au Lyon's, puis nous avons acheté de la soie à broder chez Barkers. Edith est habile de ses mains », ajouta-t-elle.

Nous restâmes silencieuses un moment. L'air était immobile et pesant, comme avant un orage d'été. Des nuages verdâtres s'amoncelaient dans le ciel. Mrs Fox les contemplait.

« C'est un peu loin pour rentrer chez moi à Earl's Court, dit-elle. Et puis, que peuvent faire deux vieilles comme nous dans un appartement ? » À cet instant-là deux grosses gouttes de pluie s'écrasèrent sur le sentier à leurs pieds. Mrs Fox s'égaya.

« Voilà qu'il commence à pleuvoir. Edith, il commence à pleuvoir. Moi, ça ne me gêne pas d'être prise sous l'averse parce que je ne m'enrhume jamais. Mais on doit penser à Edith. Allez, Edith, viens. »

Les deux vieilles femmes se levèrent. Mrs Fox empoigna le bras de sa sœur.

« Où faudrait-il qu'on aille, d'après vous ? » s'enquit-elle. Debout, elle se tenait très droite. À côté d'elle, Edith Smith semblait toute voûtée. Masse chiffonnée d'un gris incertain, elle ne possédait pas cet effacement singulier qui vous rendait parfois repérable dans une foule.

« Vous pourriez m'accompagner chez moi, suggèrai-je.

— Voilà la solution, acquiesça Mrs Fox. Nous allons vous accompagner. »

Avançant toutes trois d'un pas pressé, nos talons cliquetant en décalé sur les trottoirs, nous dépassâmes l'Albert Hall puis empruntâmes l'Exhibition Road. La pluie tombait doucement mais résolument. Nous pensions surtout à marcher vite. À l'enterrement, les porteurs s'appliquaient à aller lentement. Ils procédaient avec beaucoup d'adresse, évitant de secouer le cercueil sur leurs épaules. Leurs lèvres étaient tellement pincées de concentration que leurs bouches ressemblaient à de minces traits de crayon. À l'église ils avaient tous retiré leur haut-de-forme d'un seul geste, comme des danseurs dans un spectacle de music-hall.

Nous atteignîmes ma maison. Petite, propre, jolie, elle était située dans une étroite ruelle pavée. Les géraniums dans leurs jardinières resplendissaient, écarlates, sur le fond blanc de la façade. Sur la porte, le heurtoir et la poignée dorés présentaient le même motif ouvragé.

« Je me suis toujours demandé quel genre de gens habitaient ce genre de maisons », commenta Mrs Fox tandis que j'ouvrais la porte.

Dans le salon, Edith Smith s'écroula immédiatement sur le canapé, épuisée. Son poids creusa à peine les coussins rebondis. Mrs Fox scruta avec curiosité un portrait de Richard au-dessus de la cheminée. Un pastel qu'il avait fait à Salisbury pour marquer notre premier anniversaire

de mariage. Il était vêtu de son uniforme de marine. Éléphant, tiré à quatre épingles... séduisant, trouvais-je, du haut de mes dix-sept ans. Une expression douce mais réservée. Vraiment pas le genre à épouser une fille de vingt ans de moins que lui, à la traiter comme une enfant gâtée pendant quelques années, puis à l'abandonner pour une femme entre deux âges du nom de Matilda rencontrée lors d'une permission à Barcelone. Notre divorce avait été très facile. Abandon pur et simple. Et puis Richard était resté gentil avec moi. Il m'écrivait des cartes pour mon anniversaire et pour Noël et encourageait Matilda à m'envoyer des boîtes de chocolats à la liqueur.

« Votre mari ? demanda Mrs Fox.

— Oui, mais il est mort. Là, c'est mon mari actuel. » Je désignai une photo de Jonathan dans un cadre en argent. Un visage bienveillant mais faible, un brin joufflu sous les yeux retouchés, une bouche en cerise trop pleine et pas assez large.

« Ah, je vois. » Elle caressa le cadre. « Il est mélomane ?

— Pas particulièrement. Il aime bien Strauss.

— Je l'aurais cru mélomane. Il a une tête de mélomane. Remarquez, Henry avait l'air mélomane, et il n'était pas fichu de faire la différence entre Haydn et Mozart. Alors, allez savoir... » Elle s'approcha du tourne-disque. « On peut mettre quelque chose ?

— Du Strauss ?

— Oh, non, pas avec cette pluie. Vous avez les Beatles ? »

Je plaçai un disque sur la platine.

« “Lucy in the Sky”... fit Mrs Fox. J'aimerais qu'Edith entende ce morceau. » Elle monta le volume elle-même et sourit. Edith Smith ferma les yeux. Je partis chercher le thé.

Les sœurs me parurent mettre un temps fou à déguster leurs biscuits. Mrs Fox et moi échangeons hochements de tête et sourires tandis que l'assiette se promenait. Edith semblait plus déconnectée que jamais. Elle grignotait un biscuit au gingembre, ramollissant son pourtour à coups de langue avant de le confier à ses petites dents branlantes. Je me demandais si elle était sourde, muette, ou bien les deux.

« Edith va parfaitement bien, n'est-ce pas, Edith ? beugla soudain Mrs Fox à mon intention par-dessus la musique. Elle est seulement intimidée par Londres, vous comprenez. Enfin bon, on le serait à moins, après neuf ans en maison de retraite... »

J'opinai du chef. Mrs Fox prit une tranche de gâteau au chocolat de supermarché, la tint tout près de son visage pour lui accorder son approbation, et enchaîna d'une voix plus basse.

« Je me demandais pourquoi vous vous habilliez en noir comme ça, à votre âge... »

Je portais la robe de coton noire que j'avais achetée à la va-vite ce matin-là, avec un béret de laine noire à pompon que Jonathan m'avait offert en Suisse pour jouer aux boules de neige. Je l'ôtai, agitai mes cheveux, et expliquai que je revenais d'un enterrement.

Elle me demanda qui était mort. Je savais que le nom ne lui dirait rien, mais elle semblait

attendre une réponse précise. « Richard Storm, lui dis-je.

— Ah. » Elle était déçue. « Je ne sais pas pourquoi, mais je pensais que c'était peut-être un des amis d'Henry. Il paraît qu'ils tombent comme des mouches ces temps-ci. C'était un homme bien plus jeune, donc ?

— Quarante-deux ans. Crise cardiaque.

— Un parent ?

— Mon premier mari.

— Vous voulez dire, celui au-dessus de la cheminée ? » Elle regarda en direction du portrait. « Oh Seigneur, votre premier mari... Vous avez sûrement collaboré à la cérémonie, alors. Il a eu droit à une belle marche funèbre ? » Je n'avais pas participé aux préparatifs des obsèques, expliquai-je, et j'avais même oublié quelle marche avait été choisie. Mrs Fox eut un claquement de langue réprobateur.

« Quand Henry est mort, je lui ai organisé le plus bel enterrement qu'on puisse imaginer. Les gens sont venus y assister depuis des kilomètres à la ronde, hein, Edith ? » Edith remua la tête, se souvenant peut-être. « J'avais demandé à l'Armée du Salut de se joindre à l'orgue, voyez-vous. Comme ça, quand nous sommes sortis avec le cercueil, la fanfare a pu nous suivre. Ils ont joué la *Marche funèbre* de Chopin, mais, évidemment, nous avons atteint la tombe bien avant qu'ils aient fini. Ce qui fait que nous avons marqué le pas à côté de la tombe pendant cinq bonnes minutes, hein, Edith ? En tout cas, moi, je marquais le pas, exactement comme les soldats de la Garde. Ah,

c'était merveilleux, je vous assure. » Elle porta la tasse à ses lèvres mais la reposa, en souriant, sans avoir bu.

« Les gens ont dit qu'ils n'avaient jamais vu un enterrement pareil. Le pasteur, pour sa part, jugeait cela totalement contraire aux règles établies. J'ai eu quelques démêlés avec lui, mais il a fini par céder. Il s'en est très bien sorti, notez. Je lui avais fait parvenir un disque... c'était quoi, Edith ? Un ensemble de fanfares interprétant des airs folkloriques à l'Albert Hall. » Elle reprit sa tasse, buvant cette fois à petites gorgées silencieuses comme un oiseau.

« Chose curieuse, juste au moment où la fanfare s'est arrêtée, un avion est passé au-dessus de nos têtes. Un boucan du diable, ces gros-porteurs... j'adore leur grondement, là-haut dans le ciel. J'avais un mal de chien à entendre le pasteur. J'essayais de m'y retrouver dans mon livre de prières, mais il avait déjà fini *tu es poussière* que j'étais encore perdue. Je me rappelle avoir pensé qu'Henry aurait bien ri. »

Le disque avait pris fin et nous entendions la pluie. Il était cinq heures.

« Allez, viens, Edith, s'écria Mrs Fox. Le bus pour Victoria. Il faut qu'on parte. Allez, ouste, on ne traînaille pas ! Tes pieds sont bien reposés maintenant. » Elle enfila une paire de gants en nylon transparents, avant d'en ôter un pour vérifier de sa main nue le coquelicot sur son chapeau de velours. Edith Smith se leva et se dirigea vers la sortie, tête basse, murée dans son silence jusqu'au bout. À la porte, elle me tendit une main

crispée dans un vieux gant en laine, mais quand je tentai de la saisir, elle s'empressa de la retirer, comme si elle craignait de me dégoûter, et n'avait fait ce geste que par politesse.

« Il faudra revenir, dis-je à Mrs Fox.

— Eh bien, je ne connais pas votre nom, mais pourquoi pas.

— Lyall. Clare Lyall. Que diriez-vous de mardi ?

— Mrs Lyall, mardi. » Elle fit un petit bond derrière sa sœur. « Un thé, mardi. Eh bien, Mrs Lyall, je ne suis pas sûre, mais un thé, mardi, je pense que cela devrait pouvoir se faire.

— Vers quatre heures et demie.

— Quatre heures et demie, mardi. Je serai là, dans ce cas. Allez viens, Edith, tu vas manquer ton car. »

J'ouvris la porte et Edith passa devant nous d'un pas traînant pour sortir sous la pluie. Elle se tenait toute recroquevillée comme par un jour très froid, l'allure récalcitrante.

« Elle a chaque fois horreur de repartir, expliqua Mrs Fox. Ça se voit. »

*

Après leur départ, je regagnai le salon, en vue de rapporter le plateau du thé dans la cuisine. Au lieu de cela, toutefois, je m'assis dans un fauteuil et contemplai à nouveau le portrait de Richard Storm. Sur une table à côté de moi trônait une boîte de chocolats à la liqueur. J'en choisis un en forme de cœur. Au rhum. Mes préférés.

C'était la dernière boîte que m'avait envoyée

Matilda avant la mort de Richard. Elle ne pouvait pas se douter, au moment où elle les postait, que Richard allait mourir. Je me demandai ce qu'elle avait ressenti quand, à la demande de ses parents, elle avait fait rapatrier son corps chez lui afin qu'il soit incinéré à Golders Green. Elle semblait avoir tout mis au point de façon très efficace. Elle avait même utilisé du scotch pour arrimer sur le cercueil une grande couronne de roses blanches en cire, et éviter par là qu'elle ne dégringole pendant le vol. Mr et Mrs Storm, en toute décence, ne pouvaient guère s'être attelés à décoller l'adhésif à la réception du cercueil, et avaient donc dû supporter que trône dessus une couronne offerte par sa maîtresse. L'objet leur avait sans doute causé autant de tourment que la mort de leur fils.

Pour moi, cela n'avait plus d'importance qu'il soit mort. Mais je regrettais qu'on ne l'ait pas enseveli en mer, comme il l'aurait souhaité, plutôt que de surcharger son cercueil à la manière d'un buffet scandinave, et de lui infliger un cérémonial d'une telle absurdité.

À six heures, d'après la pendule dont le doux tic-tac résonnait dans le silence, je me rendis dans la cuisine. Je me fis griller une côtelette pas très appétissante, que j'avalai avec un sachet de chips réchauffées dans le four. Je bus du lait à même le berlingot. Je dînai assise sur la table de la cuisine, non parce que c'était confortable, mais parce que, Jonathan parti, je n'avais plus besoin de faire de chichis avec ces sets en lin et ces assiettes en porcelaine provençale si essentiels pour lui. Cependant, je ne pouvais pas changer

grand-chose à la cuisine en tant que telle, avec ses horribles surfaces en formica couleur raisin vert et ses affreuses plantes artificielles dont les vrilles enguirlandaient artistiquement les étagères du vaisselier. Jonathan la qualifiait d'« interprétation » d'une cuisine repérée dans un magazine. En réalité, c'en était la copie conforme. Je l'avais toujours détestée, tout comme j'avais toujours détesté son bureau dont le désordre calculé constituait, selon Jonathan, un cadre propice à l'écriture.

Je lavai mon unique assiette en me contentant de la passer sous l'eau brûlante. Puis j'attrapai plusieurs livres de recettes sur une étagère et entrepris de les lire, page après page. Steak à la bordelaise, poulet à la marocaine. Visions écœurantes... Veau à la crème et aux champignons : pire que tout. Testé à notre premier dîner avec des invités. Une idée de Jonathan, bien sûr. Sa mère le faisait très bien, paraît-il, et c'était le plat idéal quand on avait du monde. Tandis que je vibronnais aux fourneaux, il s'occupait des invités, armé d'une bouteille de champagne. Mais c'était plus fort que lui, il avait fallu qu'il les délaisse pour venir voir comment les choses se passaient en cuisine. Arrivant en catimini derrière moi, il avait versé par-dessus mon épaule une demi-bouteille de sherry dans la poêle de crème bouillonnante où mijotaient les champignons. Quitte à recevoir, avait-il déclaré, autant le faire convenablement. Une fois les invités partis, il n'avait cessé de répéter combien la soirée avait été parfaite, et combien les convives s'étaient régalés. Plus tard cette nuit-là

j'avais été malade, régurgitant sans distinction sherry, crème, veau et champignons.

*

À neuf heures moins le quart à la pendule de la cuisine verte, le téléphone sonna. David Roberts, un ami de Jonathan.

« Salut, ma vieille. Il se trouve que je suis dans le coin. Est-ce que par hasard tu m'offrirais un verre ? » David était dans les relations publiques. Il mettait un point d'honneur à être toujours dans le coin qu'il fallait au moment qu'il fallait. À regret, je lui dis qu'il pouvait venir.

« Ah, formidable. Ça fait un bail. En plus, j'ai une idée. Je serai chez toi dans une demi-heure. »

Je n'aimais pas David. C'était un de ces êtres marginaux que Jonathan avait l'art de dénicher. Il vivait en marge du monde de la publicité, du monde de l'art, du monde du cinéma. Jonathan traînait dans son sillage depuis plusieurs années, appâté par ses promesses de coups de pouce.

« Tu as du talent, mon vieux, disait toujours David. Laisse-moi prendre ça en main. Je déjeune avec quelqu'un qui pourrait beaucoup t'aider. Pourquoi ne pas te joindre à nous et je lui refile-rai une de tes pièces de théâtre ? » Il avait montré une des deux pièces de Jonathan à de nombreuses personnes pour qui, à l'en croire, elles seraient idéales. Mais chaque fois le projet avait capoté. Chaque fois David endossait la responsabilité de l'échec et s'engageait à trouver une autre solution. Il refusait de voir que son ami n'était tout

simplement pas assez doué. Sa confiance en Jonathan était inébranlable, et Jonathan répondait à cette confiance avec un certain empressement, se soumettant de bonne grâce aux déjeuners sur notes de frais et autres grenouillages censés l'aider à percer.

David arriva à neuf heures et quart précises.

« Ma vieille... » Il dégagea les cheveux de mon front et m'embrassa sur le nez. « Désolé de ne pas être passé avant, mais tu sais comment c'est. Enfin, bon. Tu m'as l'air en pleine forme, non ? » Il gagna le plateau à boissons et se servit un brandy. Il avait l'habitude de faire comme chez lui. Jonathan ne proposait jamais à boire à ceux qu'il considérait comme des collègues de travail.

David était un Écossais corpulent aux cheveux tirant sur le roux. Couvertes de poils, ses mains et sa nuque étaient duveteuses comme du mohair. Son nez était criblé de pores dilatés. J'avais souvent essayé de les compter pendant que Jonathan et lui tiraient des plans sur la comète. Ce soir il portait un costume anthracite bien coupé, mais ses cuisses massives arrondissaient le pli marqué de son pantalon même lorsqu'il était debout, et ses chevilles épaisses formaient un renflement sur ses chaussures en daim.

Il s'assit sur le canapé, aplatissant comme une crêpe le coussin qu'Edith Smith était à peine parvenue à creuser.

« Bien, bien, bien. De l'eau a coulé sous les ponts, pas vrai, Clare ? » Je me souvins qu'il avait un jour expliqué à Jonathan que le meilleur moyen de mettre les gens à l'aise était d'aligner

les clichés. Cela créait un lien avec l'interlocuteur timide, qui se sentait rassuré. « Oui, poursuivit-il, faisant tourner son brandy dans son verre, c'est tragique quand il arrive ce genre de choses. Surtout à ses amis. Cela sème une atroce confusion. Quel camp doit-on choisir ? Vaut-il mieux rester neutre ? Continuer à fréquenter l'un et l'autre normalement en se gardant bien de raconter à l'un qu'on a vu l'autre ? Je ne sais pas. » Il paraissait désespéré. Je lui demandai s'il avait vu Jonathan.

« Eh bien, oui, en fait. » À l'évidence, il était soulagé de pouvoir entrer si rapidement dans le vif du sujet. « Je suis tombé sur lui l'autre jour. Il partait pour l'étranger.

— Ah bon ?

— Il ne m'a pas dit où. J'ai oublié de lui poser la question, du reste. J'étais assez pressé. Nous n'avons pas eu le temps de beaucoup parler. » Enfonçant un doigt entre son col dur et la chair de son cou, il eut un tressaillement de douleur. « Ce maudit furoncle a surgi la semaine dernière. Il est encore pas mal sensible. Enfin bon, pour en revenir à Jonathan... Ce qu'il y a, Clare, c'est qu'il était dans un triste état, je te jure. Pas du tout dans son assiette. Visiblement amaigri et l'air salement patraque. Foutrement mal en point, même.

— Il t'a tout raconté ?

— Non, pas dans le détail. Mais bon, tu sais comment c'est. On est de vieux amis. Il peut me faire confiance. J'ai entendu sa version de l'histoire.

— Naturellement. » Il y eut un autre silence, le temps qu'il agite à nouveau son brandy. Il le termina d'un trait et se leva.

« Allons, ne me complique pas les choses. Tu sais que j'essaie seulement d'aider. » Ses mains remuèrent furtivement dans ses poches de pantalon. « Je comprends tout à fait que tu n'aies pas envie d'en parler, mais je ne crois pas que tu mesures combien Jonathan est bouleversé. Tu ne pourrais pas y réfléchir à nouveau, lui écrire, ou quelque chose ? Ça m'embêterait d'avoir un suicide sur les bras. »

Je m'esclaffai. « Tu en rajoutes un peu ! Et, de toute façon, tu devrais connaître suffisamment Jonathan pour savoir qu'il est bien trop désorganisé pour tenter de se suicider. Non, je ne lui écrirai pas. Nous sommes tombés d'accord pour n'avoir aucune forme de communication pendant six mois, et il n'est pas question que je rompe cet accord. »

David tripota son furoncle avec une précaution maladroite. « Bon, puisque c'est comme ça, je ne m'en mêlerai pas. Mais tu dois comprendre que je cherchais simplement à aider Jonathan.

— Je comprends. »

Il eut un haussement de ses grosses épaules. « Je ferais mieux d'y aller. J'ai promis de passer à une fête. Un client pour qui j'essaie de monter une campagne. Il fabrique des crèmes en poudre aromatisées aux fruits. Et si tu venais avec moi ? »

J'ignore pourquoi, mais je dis oui.

Chapitre 2

Dans le taxi, David m'expliqua que son client avait fait fortune avec des chaussons fourrés pour enfants qui avaient la forme de bébés lapins. Avec une partie de cette fortune il avait acheté à Putney une gigantesque maison très vilaine dont le jardin descendait en pente vers la Tamise.

La nuit était douce et la pluie avait purifié l'air de la touffeur de l'après-midi. La petite allée menant à la maison était bordée de lauriers aux feuilles luisantes. Le heurtoir sur la lourde porte figurait une tête de lapin en cuivre. Au-dessus, une imposte en verre cathédrale miroitait à la lueur de la pleine lune. David était toujours gêné par son furoncle. Il n'arrêtait pas de glisser son doigt à l'intérieur de son col et de pousser le genre de gémissements bougons qui n'inspirent pas la compassion. De sombres croissants de sueur, aussi gros que des tranches de melon, tachaient les manches de sa veste.

Dans la maison une femme avec trop de dents se rua sur nous en nous souhaitant une bienvenue inintelligible. La femme du client. Elle nous

conduisit dans une grande salle qui avait l'aspect un rien saugrenu d'une pièce ordinairement conviviale qu'on avait soudain dépouillée de ses meubles.

« C'est là que ça se passe, annonça-t-elle. Je suis sûre que vous connaissez tout le monde. »

Je ne connaissais personne. Promenant un œil expert sur la foule, David adressait de-ci de-là quelques sourires entendus. La plupart des chaises semblaient avoir été débarrassées, et les invités se battaient avec la détermination de vacanciers dans un train bondé pour s'approprier les sièges rescapés. Les personnes debout se pressaient contre les cloisons pour laisser passer celles qui déambulaient. Dans le brouhaha général aucune conversation particulière n'était audible. Les gens communiquaient à l'aide de signes et de grimaces, si bien que, à titre individuel, nul ne semblait contribuer au vacarme ambiant.

« Magnifique soirée », commenta David, machinalement. Il m'attrapa le coude et me poussa vers des portes-fenêtres donnant sur le jardin. Notre progression fut interrompue par un jeune homme filiforme fumant une gauloise avec l'arrogance typique des amateurs de cigarettes françaises. David me le présenta comme un certain Roddy. Roddy me passa un bras sec et musclé autour de la taille.

« Roddy va s'occuper de toi, déclara David, soulagé.

— Essayez le chou-fleur trempé dans la sauce », suggéra Roddy.

Nous rejoignîmes un groupe de jeunes gens

Angela Huth

Valse-hésitation

Traduit de l'anglais par Anouk Neuhoff

Clare est de moins en moins sûre du rôle que les hommes devraient tenir dans sa vie. Après un premier mari plus âgé et volage, le deuxième, Jonathan, l'étouffe par sa prévenance. Aussi, lorsqu'elle rencontre Joshua à une fête, Clare se laisse séduire par son audace désinvolte, à l'opposé de ce qu'elle a toujours connu. Son amie Mrs Fox l'encourage : « Mieux vaut avoir un amant quand on est jeune qu'une névrose quand on est vieille. »

« On succombe au charme de cette comédie anglaise sans la moindre hésitation. »

Anne Michelet, *Version femina*



Valse-hésitation
Angela Huth

Cette édition électronique du livre
Valse-hésitation d'Angela Huth
a été réalisée le 5 juin 2019 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072825187 - Numéro d'édition : 342754).
Code Sodis : U21626 - ISBN : 9782072825217.
Numéro d'édition : 342757.